

Epreuve - Matière : 101 - 9320

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Le XVI^e siècle est marqué par de nombreux voyages de découverte pour l'Europe qui sont partagés sous la forme de récits les mettant en scène. Ces récits de voyage obtiennent un grand succès auprès du public comme en témoignent leurs nombreuses rééditions. L'ouvrage de Jean de Léry, intitulé Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil et ses cinq rééditions au cours de ce siècle en sont un bon exemple. L'auteur y raconte le voyage auquel il a participé, alors âgé de vingt-trois ans, et qui l'a mené jusqu'au Brésil, plus particulièrement dans un fort français établi sur un petit territoire aussi nommé : « France Antarctique ». Le cœur de son récit se concentre sur la description du pays et des costumes de la tribu alliée des Français, celle des Taoupinambacoults. Cette énumération et observation minutieuse de l'environnement et des « sauvages » qui l'habitent est en réalité parfaitement dans l'air du temps selon Marie-Christine Gomez-Géraud qui considère que la recherche d'un savoir sur des peuples vivants sous d'autres latitudes est caractéristique du XVI^e siècle. Cependant, dans l'article intitulé « Un colloque chez les Taoupinambacoults: mise en scène d'une dépossession » et intégré dans l'ouvrage collaboratif D'Encre de Brésil, Jean de Léry écrivain publié sous sa direction et celle de Frank Lestringant, elle propose l'idée selon laquelle le récit de Jean de Léry ne se borne pas à rechercher un savoir : « Peut-être reconnaîtra-t-on ici la modernité du projet bien en même temps que ses limites : la quête d'un savoir sur le monde, si familière aux auteurs de récits de voyage à la Renaissance, se voit ici concurrencée par le trésor d'une expérience qui ne saurait seulement servir à authentifier la connaissance des horizons lointains. L'écriture sur l'autre serait

peut-être ici, déjà, une tentative d'écriture sur soi.» Marie-Christine Gomez-Géraud considère l'expérience personnelle de l'auteur non pas comme une simple «authentification» du savoir contenu dans ces récits de voyage ainsi que le souligne la négation «ne[...]seulement». Elle établit, au contraire, dans ces deux phrases, une mise en «concurrenc[e]» du savoir et de l'expérience car cette dernière prend le pas sur la première. Au-delà ^{de considérer} le récit de voyage comme un ouvrage porteur de savoir, la critique perçoit l'histoire d'un voyage comme «une tentative d'écriture sur soi». L'expression d'«écriture sur soi» renvoie à une pensée réflexive sur sa société et/ou sur l'individu par le biais de la littérature. Dans le cas particulier de l'œuvre de Jean de Léry, cette «écriture sur soi» aurait la singularité de s'exprimer par «l'écriture sur l'autre», c'est-à-dire qu'en parlant d'autrui, en l'occurrence des Indiens Taïoupinambacults, Jean de Léry s'exprimerait en réalité sur lui et sur sa société européenne. Cette «tentative» est appréciée par la critique comme un trait de «la modernité» dont elle souligne aussitôt les «limites». Ce vocabulaire restrictif met au jour une tension qui traverse la citation en questionnant la place qui revient à l'expérience dans histoire d'un voyage. En effet, si Marie-Christine Gomez-Géraud ne récuse pas son utilisation dans un sens traditionnel et bien établi au XVI^e siècle, celle-ci venant fonder le savoir, la critique ne manque pas non plus d'insister sur le fait que l'expérience dépasse ce seul rôle et s'érige en pôle concurrentiel en permettant un discours réflexif par le miroir de l'autre. L'écriture de Jean de Léry est-elle donc caractérisée par son essai de délivrer un récit de voyage tourné vers «soi», laissant sans pour autant abandonner l'aspect didactique du genre qui cherche à produire un savoir rendu crédible par cette même expérience?

S'il apparaît bien dans un premier temps que Jean de Léry cherche avant tout à livrer au public une œuvre réflexive par l'intermédiaire du sauvage en dépassant la pure transmission du savoir, il convient également de s'interroger dans un deuxième temps sur la pertinence de cette hypothèse en considérant que le cœur de l'œuvre de Jean de Léry s'articule autour de l'élaboration d'un savoir qui, s'il n'a pas les caractéristiques de l'écriture sur soi, n'en perd pas pour autant de vue la société européenne dont est issu

l'auteur. Enfin, il s'agira de s'interroger sur la pertinence de ces catégorisations qui semblent ne pouvoir convenir qu'à grand-peine à l'écriture variée de l'auteur.

Avant de s'intéresser aux éléments qui confirment la lecture de Marie-Christine Gomez-Géraud au sujet de l'écriture de sa pratique par Jean de Léry, il faut se pencher sur son utilisation de l'expérience pour fonder le savoir qui occupe le cœur de son ouvrage. La critique souligne en effet que cette caractéristique est présente dans Histoire d'un voyage comme dans la plupart des récits de voyage du XVI^e siècle. Cependant si les nombreuses occurrences de la première personne et des verbes de visions parsèment la narration, il faut préciser que l'expérience n'a pas seulement pour objectif de rendre les propos du narrateur crédibles mais aussi d'opposer Jean de Léry à André Thevet contre lequel il affirme écrire au cours de la préface. Selon l'auteur d'Histoire d'un voyage, cet autre auteur, qui est également passé par la France Antarctique, n'a pas produit un récit fiable et c'est pour rétablir la vérité que Jean de Léry prend la plume. Il ajoute ainsi aux descriptions des Indiens et de leurs pays une abondante introduction et conclusion, c'est-à-dire plusieurs chapitres narrant le voyage et les événements qui se sont produits au fort Coligny auprès de Villegagnon, passant les nouveaux arrivés à s'établir à proximité des indigènes, une place privilégiée pour les observer. Les circonstances qui entourent le voyage de Jean de Léry au Brésil l'engagent ainsi en un observateur privilégié au contraire d'André Thevet qui n'est resté que très peu de temps. En comparaison, il semble bien que Marie-Christine Gomez-Géraud ait raison de qualifier l'expérience de Jean de Léry de « trésor » qui permet à l'auteur d'asseoir son autorité et la qualité de ses remarques.

Comme l'a étudié François Hartog dans son ouvrage de référence Le miroir d'Hérodote, c'est en se construisant selon un jeu d'oppositions et de transpositions que les sociétés se construisent les unes contre les autres. L'altérité permet l'émergence d'un nouveau regard, d'un processus de conscientisation des phénomènes internes à une société. Jean de Léry présente sur ce modèle la vision des sauvages sur la société européenne. En effet, ils « se moque[nt] de bonne grâce de ceux qui au danger de leur vie passent la mer pour aller quérir du bois du Brésil afin de s'enrichir. » Selon le principe latin « castigat ridendo mores », c'est-à-dire de la correction des vices par le rire, les Taïoupinambauets rient de ce qui leur apparaît comme l'expression de la folie : risquer sa vie pour s'enrichir. Or, Jean de Léry l'explique clairement à son lecteur, les Indiens ne

connaissent pas le principe de l'accumulation des richesses, se contentant de ce dont ils ont besoin. Par leur échelle de valeurs radicalement différentes, l'autre permet un regard critique sur la société européenne qu'il dévalorise en s'en moquant. Le rire permet à de nombreux endroits du texte de prendre de la distance, comme dans l'épisode de la barque renversée et des Européens venant au secours des indigènes qui n'en ont pas le moindre besoin au lieu encore au terme d'une nuit angoissante pour le narrateur. Jean de Léry raconte en effet avoir été réveillé au milieu de la nuit par un groupe d'indigènes lui proposant un pied. Pris de terreur, il ne parvient pas à s'endormir à nouveau alors que les Taïoupinambacavets l'entourent toujours, pensant qu'il sera leur prochaine victime. Le quiproquo est levé à la fin de la nuit par le truchement, un Européen intégré à la tribu depuis plusieurs années et le narrateur en est quitte pour un rire qui permet de faire retomber la tension et à Jean de Léry de prendre de la distance avec les événements. Cette rencontre avec autrui surlève les interdits, les traumatismes et peurs de l'individu et à travers lui de toute la société, secondé par le rire qui met à distance.

Mais le sauvage n'a pas seulement pour raison d'être une fonction de miroir dans l'écriture de soi de Jean de Léry. En effet, sur un schéma également repéré par François Hartog, l'intégration d'un tiers illumine les relations et tensions entre deux entités. C'est ainsi que l'histoire complexe entre catholiques et protestants qui conduit au retour final de l'auteur et de ses compagnons en Europe est mise en valeur par la présence des Indiens. En effet, alors qu'ils viennent de quitter l'hypocrite Villegagnon, les protestants dont fait partie l'auteur sont décrits de la sorte : « nous cueillons, venons, fréquentons, mangions et buvions parmi les sauvages (lesquels sans aucune comparaison nous furent bien plus humains que celui lequel, sans que nous luy ayons méfiance, ne nous peut souffrir) ». L'énumération de verbes ouvrant la proposition donne au lecteur l'impression que les protestants ont trouvé un nouvel Eden harmonieux et libre. Le cœur de la comparaison se trouve entre les parenthèses qui, loin de contenir une précision inutile et supprimable, soulignent l'écart entre l'attitude injuste de Villegagnon et la bonté des sauvages. L'intégration des Indiens à ce conflit, donc d'un tiers à cette opposition binaire, vient mettre en lumière l'injustice du catholique qui s'est révélé hypocrite et montre une alternative. La position des protestants s'en trouve renforcée, car les travers du catholique sont révélés. Au travers d'autrui, c'est donc bien à une réflexion critique que se livre Jean de Léry.

Epreuve - Matière : 101 - 9320

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

ainsi tout à fait pertinente, le récit de Jean de Léry mettant à la fois une critique directe de sa société dans la bouche des sauvages mais aussi en les érigant en exemples par leur comportement au contraire de certains Européens. La critique suggère cependant un échec rendu latent par les termes de « limites » et « tentative » mais également par les nombreuses modalisations : « peut-être » à deux reprises ainsi que l'utilisation du conditionnel. L'Histoire d'un voyage ne correspondrait-elle donc pas à la définition d'écriture de soi et n'en serait-elle qu'une ébauche imparfaite ? La concurrence de « la quête d'un savoir sur le monde » serait-elle si rude qu'elle prenne finalement le dessus ?

L'Histoire d'un voyage présente l'expérience de l'auteur selon un traitement qui correspond à celui de son temps dans la mesure où elle est mise au service du savoir à transmettre sans perdre de vue la société de son auteur. Le premier souci de Jean de Léry semble en effet aller à la bonne compréhension de son lecteur. Le livre est ainsi découpé en chapitres dont les titres sont très précis et indiquent sans suspens leur contenu. Le repérage aisé du lecteur dans la matière dense du récit est également favorisé par l'utilisation d'indication dans les manchettes. En outre, l'auteur veille à organiser la matière de son livre de façon très claire : il distingue et classe par exemple les animaux que comporte le Brésil selon les éléments dans lesquels ils vivent (air, eau, terre). Il se refuse aussi toute digression qui ne serait pas à sa place et n'hésite pas à renvoyer le lecteur à des points qu'il a eu l'occasion d'aborder, comme le montre l'exemple des animaux marins dont il ne fait pas de seconde mention lors du trajet du retour. Jean de

Léry adopte donc un style très clair et didactique afin de s'assurer la bonne compréhension de son lecteur. Mais il se montre également très attentif à la potentielle lassitude qui guette le lecteur, qui explique les nombreuses expressions du type : « mais craignant d'ennuyer les lecteurs, je n'en diray icy davantage. » Si l'ennui des lecteurs peut être contré d'une part en lui exposant l'ordre très précis du livre, il peut aussi l'être par le récit d'anecdotes et une présentation très vivantes des descriptions. Le procédé de l'enargeia par exemple qui précède la description d'une bataille entre les Taïoupinambacults et leurs ennemis montre la vivacité de l'écriture de Jean de Léry : « Mais avant que de faire marcher nos Taïoupinambacults en bataille, il faut savoir quelles sont leurs armes. » L'attention de l'auteur à rendre son récit et ses descriptions intéressantes pour le lecteur indiquent l'intérêt qu'il porte à cette transmission de connaissances, avant de l'expérience comme un facteur d'authentification mais aussi de divertissement par des anecdotes et des descriptions rendues plus vivantes.

Par certains aspects, Jean de Léry se trouve faire une utilisation-limite de l'expérience personnelle. En effet, celle-ci, loin de représenter l'intégralité du travail de l'auteur ne semble pas capable de tout authentifier. Deux épisodes font ainsi mentions de faits qui nécessitent l'intervention d'autres pour élaborer un savoir. Au cours du voyage du retour, le narrateur décrit un phénomène surprenant, celui de la mer couverte d'herbe. Or, comme si sa vue et son expérience d'un tel phénomène ne suffisaient à asseoir la véracité de ce fait, l'auteur fait mention d'un récit de Christoph Colomb évoquant le même phénomène. Dans le même ordre d'idée, Jean de Léry fait référence à un ouvrage de Plinie pour justifier le récit d'un sauvage lui ayant raconté avoir un jour vu un poisson avec une tête et des mains d'homme. Le savoir transmis par Jean de Léry au sein de son œuvre ne se borne donc pas à son expérience dont il reconnaît aussi les limites, ne manquant pas de modaliser son propos en affirmant qu'il n'a pas pu tout voir et en s'appuyant sur d'autres écrits pour tirer des liens qui authentifient son expérience et créent un savoir.

Si la tentative d'écriture de soi perd la prédominance sur la transmission d'un savoir acquis en grande partie sur l'expérience, la société européenne n'en

perd par là autant son importance. En effet, c'est elle qui est la destinataire du livre de Jean de Léry et il faut parfois à ce dernier se livrer à des entreprises de traduction d'un monde à l'autre pour permettre le passage du savoir. C'est ainsi particulièrement évident dans le cas du colloque bilingue à la fin de la description des mœurs des sauvages mais aussi, d'une façon plus discrète, dans le tableau de la bataille. L'autre y indique en effet « que qui rencontrait sur la tête de son ennemi, le précipitait non seulement à terre, mais l'assomait comme font les bouchers des boeufs par degà ». L'astuce de comparaison « comme » permet le rapprochement de la bataille sauvage à une pratique bien connue et comprise des lecteurs européens. De plus, la comparaison avec les bouchers « par degà », c'est-à-dire de l'autre côté de l'océan en Europe, n'est pas dénuée d'ironie si l'on songe au sort des prisonniers de guerre des sauvages qui sont tués et mangés. Jean de Léry cherche donc des repères compréhensibles par ses lecteurs européens pour leur montrer la réalité brésilienne tout comme Hérodote le faisait en comparant l'Attique et la Crimée. En ce qui concerne les noms de lieux, Jean de Léry donne également une liste de noms de villages, le plus souvent selon le nom que leur ont attribué les Européens afin de se rendre intelligible.

Les efforts de Jean de Léry pour énoncer un discours clair et compréhensible à ses contemporains semblent, si ce n'est primer, au moins revêtir une importance égale à la « tentative d'écriture sur soi ». N'est-il pas vain d'essayer de réduire l'écriture de Jean de Léry à une ou même à ces deux catégories ? Si l'hypothèse de l'écriture sur soi ne s'est pas montrée pleinement convainquante de même que la piste du savoir ne rend pas compte de tout le « trésor » que comporte cet ouvrage, n'est-ce pas parce que la plume de Léry « concurrenc[e] » toutes les catégorisations ?

La multiplicité des raisons qui parcourent l'ouvrage de Léry se révèle dès le début du voyage, au plus exactement avant même que celui-ci ne débute. En effet, le narrateur fait état des deux motifs principaux qui ont provoqué son départ en affirmant qu'il souhaitait à la fois rejoindre les volontaires pour encourager la Réforme sur le Nouveau Continent, mais aussi par curiosité, celle-là même qui provoque tout de quête de savoir à la Renaissance. Les raisons sont donc doubles sans que l'auteur ne marque une quelconque hiérarchisation entre elles. D'une façon similaire, l'écriture est motivée par plusieurs causes. La première invoquée par Jean de Léry se trouve être la réfutation d'André Thevet pour démentir

les propos de ce dernier au sujet des protestants et de l'attitude de Villegagnon mais aussi au sujet de l'environnement et des mœurs des sauvages. Cependant, si l'impulsion de l'écriture est donnée par les mensonges de Thevet, l'ensemble de la narration ne peut pas être motivée par ce seul objectif. L'attention accordée au lecteur et aux paroles du sauvage qui prend les traits du philosophe vient ajouter au moins deux autres objectifs au récit qui se caractérise alors par la multiplicité des enjeux et des intentions de Léry sans qu'il ne soit possible d'imposer un ordre d'importance.

En outre, si l'écriture de Léry ne correspond pas parfaitement à une écriture sur soi, c'est notamment parce qu'il ne se contente pas de représenter et interroger la société. Cela est particulièrement remarquable dans la conclusion du chapitre consacré à l'habillement des Taoupinambaults : « Et tout ce que j'ay dit à ce sujet est, pour montrer qu'en jugeant si austèrement, de ce que sans nulle vergogne, ils vont ainsi le corps entièrement dénudé, nous excédant en l'autre extrémité, c'est-à-dire en nos boubances, superfluités et excès en habits, ne sommes guère plus lavables. » L'auteur explique la rédaction de ce chapitre non pas par sa volonté de brosser un tableau, qui soit aussi complet possible, de leurs coutumes

que possible, mais pour dénoncer le jugement « si austère[...] » que portent les Européens à ce sujet alors même que leurs vêtements ne sont pas dignes de louange, l'énumération de termes pour désigner les habits qui abondent à l'excès. Par cette remarque, Jean de Léry veut ainsi dévaler l'hypocrisie du regard plus prompt à discerner un défaut chez autrui que chez soi, sur le principe de la parabole de la paille et de la poutre. Dans cette citation toutefois, les sauvages ne sont pas élevés au rang de modèle bien que les Européens soient humiliés, rendus humbles. Par cette confrontation entre les deux sociétés, Jean de Léry cherche de façon évidente à éduquer, à moraliser sa société. L'écriture de soi s'avère ainsi dépassée par la place au jugement de la société.

Si toutes les raisons et motivations d'écriture de Jean de Léry se laissent difficilement réduire à un genre unique, que dire de l'imprégnation théologique qui court tout au long du roman ? En effet, non seulement l'auteur parseme son livre de nombreux psaumes dont la signification de certains se trouve renouvelée comme lors du trajet en mer, mais il présente également son livre comme une action de grâces. Le dernier mot est ainsi : « Amen ». De plus, Jean de Léry se présente au cours d'un épisode issu de son expérience personnelle en train de chanter les Évangiles de Dieu au milieu de la forêt, la Évangile jaillissant sur ses lèvres à la vue des merveilles

Epreuve - Matière : 101 - 9320 Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

de la création. Si la nature brésilienne produit ces effets sur l'auteur, ne serait-il pas judicieux de considérer que l'auteur cherche à provoquer le même effet sur le lecteur qui a eu droit à la description des créatures du Nouveau Monde ? L'Histoire d'un voyage aurait donc pour objectif de donner au lecteur des raisons de louer le créateur. D'un point de vue religieux, l'ouvrage fait également preuve d'une grande hétéroclité, tant dans la défense de la Réforme, que dans la retranscription des débats au sujet de l'Eucharistie, les réflexions théologiques de l'auteur sur le salut possible des sauvages... L'Histoire d'un voyage ne se limite donc en rien mais dépasse toutes les catégorisations envisageables.

Et si, au-delà de l'écriture de soi et de l'élaboration d'un savoir, deux aspects qui s'expriment pourtant avec force au sein de l'œuvre de Jean de Léry, il ne fallait pas plutôt considérer l'ouvrage comme un ^{acte} dépassement de toutes les catégories ? L'Histoire d'un voyage semble donc ni plutôt une critique de la société européenne par les paroles du sauvage-philosophe ni plutôt une action de grâces à Dieu, ni une description exhaustive du Brésil : c'est tout cela à la fois. En un mot, c'est de la « littérature » comme l'affirme haut et fort Lévi-Strauss qui refuse de catégoriser cet ouvrage parmi ceux des ethnographes. Ce livre inclassable, et parce qu'il est inclassable, est véritablement de la « littérature ».

Concours section : CAPES EXTERNE LETTRES: LETTRES CLASSIQUES

Epreuve matière : Epreuve disciplinaire de français

N° Anonymat : **N250NAT1052741** Nombre de pages : 12

16.5 / 20

10 / 12

